

# Une attitude et une pensée: Edouard Secretan

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **20 (1918)**

PDF erstellt am: **21.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749798>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## UNE ATTITUDE ET UNE PENSÉE: EDOUARD SECRETAN

Quand j'ai connu Edouard Secretan, il avait dépassé déjà ce „milieu du chemin“ dont parle Dante. C'est dans la salle du Conseil national que je lui serrai la main pour la première fois. Un ami commun nous avait présentés l'un à l'autre; et j'avais à le remercier de vive voix pour la constante bienveillance avec laquelle il avait accueilli mes essais littéraires. Nous ne siégeons pas du même côté de l'assemblée et je peux bien dire qu'il était plus homme de parti que moi. Nous eûmes même plus d'une fois l'occasion de croiser le fer, car il était colonel, très colonel, tandis que je bataillais contre les fortifications et le militarisme. Nos relations, néanmoins, ne cessèrent pas d'être faciles et cordiales.

Certes, il pouvait avoir et même il avait volontiers la parole tranchante. Mais, des pieds à la tête, il était un gentleman. Ses adversaires l'estimaient à peine moins que ses intimes. Caractère intègre, nature vibrante et nerveuse en dépit d'allures réservées et même un peu distantes, cerveau prompt et net admirablement meublé, écrivain au style plein et limpide, orateur au verbe chaud et sobre, Edouard Secretan était sans contredit l'une des personnalités les plus remarquables de la Suisse contemporaine. Jusqu'en 1914, il avait pu soutenir d'âpres polémiques, recevoir des coups et les rendre avec usure; il était universellement respecté, quelque carrée que fût son attitude en face de tous les problèmes politiques ou sociaux.

Survint la catastrophe. Secretan était trop bien informé des choses d'Allemagne et de France, il avait suivi avec trop de soin toute l'action diplomatique des dernières années, il s'était trop vivement intéressé à la redoutable question des armements, pour n'avoir pas observé avec une exceptionnelle clairvoyance le jeu des nations rivales. Si quelqu'un était préparé, en Suisse, à émettre un jugement sur les lointaines origines, comme sur les immédiates responsabilités de la guerre, c'était bien lui. Et, non seulement parce qu'il était un neutre, mais parce qu'il savait tout ce qu'on pouvait savoir, il osait se croire le plus impartial des arbitres dans le conflit qui allait déchirer l'Europe. Notez qu'il était peut-être moins accessible que d'autres à l'influence des sympathies ethniques.

Suisse de toute son âme, il songeait à son pays avant tout. Nul confédéré n'avait plus que lui ce que j'appellerai le sens helvétique. Il était tout acquis à cette loi de tolérance et de concorde qui doit, sous peine de danger mortel pour notre alliance, régir les libres petites familles groupées dans la maison suisse. Il était fier de notre passé; il avait confiance dans notre avenir. Au surplus, la France de 1914, qui était beaucoup la France de Jaurès, la France d'un mauvais électoralisme, la France absorbée par le procès de Mme Caillaux, tandis que le bruit des canons en marche menaçait de franchir le Rhin, — la France de 1914 ne lui inspirait aucune tendresse. D'un autre côté, l'essor merveilleux de l'Allemagne industrielle, le fécond travail de l'Allemagne scientifique, le sérieux allemand et l'ordre allemand ne laissaient point de le gagner à un peuple, qui le rebutait d'autre part par sa domestication intellectuelle, par l'excessive prédilection pour un matérialisme foncier et par une adhésion au moins tacite à toutes les extravagances d'un pangermanisme exalté. S'il avait eu à choisir entre la France et l'Allemagne, il n'eût point choisi, d'abord parce qu'il était trop bon Suisse, et encore parce que défauts et qualités de l'une et de l'autre se compensaient plus ou moins.

Secretan pouvait donc s'installer dans la vérité comme dans son domaine naturel. Il n'y avait pas un bout de chaîne qui pesât sur son indépendance. S'il se prononçait, ce ne serait que par amour de la justice.

Pourquoi fut-il si violemment, si perfidement attaqué? Il était député au Conseil national et il dirigeait l'un des quotidiens les plus importants de la Suisse occidentale. Ce n'est pas tout. Il combattait à visière levée, signant ses articles de ses initiales ou de son nom. On aurait dû, ce semble, ne pas exploiter contre lui cette chevaleresque sincérité, cette noble crânerie. Son intrépide dédain des habiles prudences favorisa les campagnes sournoises ou brutales. Il fut malmené, vilipendé, calomnié comme ne l'aurait pas été le plus misérable des pamphlétaires. Une légende empoisonnée finit même par se former autour de lui: il trahissait le devoir de neutralité, il avait donné son cœur à une cause étrangère, il était l'excité et l'agité qui trouble la paix civile. Qu'on ne m'accuse pas d'exagérer! En dehors même de tout le fiel qu'on a distillé contre lui dans notre presse, je pourrais offrir nombre

de preuves typiques et lamentables de l'inique rigueur avec laquelle on sévit contre l'un des meilleurs serviteurs de la Suisse.

Qu'il fût sans péché, non; il aurait été le premier à s'accuser d'impatiences fâcheuses, d'appréciations hâtives, de conclusions téméraires: le journaliste n'est-il pas un éternel improvisateur? Du moins ne se cachait-il pas et acceptait-il vaillamment toutes les conséquences de ses actes. Mais quel est celui d'entre nous, qui, ayant un peu de sang dans les veines et une once d'idéal, se serait invariablement maintenu dans les limites d'une impeccable mesure au cours de la plus formidable des crises morales? Evidemment, l'Etat suisse, de par ses traditions, comme de par sa volonté, était l'ami de toutes les puissances belligérantes. Il garderait sa frontière, il exécuterait ses traités, il serait celui qui console les infortunes et panse les blessures. Cependant les Etats sont constitués par des hommes, et les hommes ont une raison, et les hommes ont une conscience. Si la collectivité comme telle s'est refusé tout droit d'intervention ou d'ingérence dans les affaires d'autrui, les individus n'ont pas à supprimer leur pensée ou à la taire. De vieux démocrates comme nous n'ignorent point qu'il existe une opinion publique et que cette opinion publique est le tribunal suprême de l'humanité. Et puis, la guerre pouvait-elle nous être indifférente? Nous serions meurtris par elle dans nos intérêts et dans nos principes, nous serions un peu faits de ce que serait la future Europe, et nous nous serions retranchés derrière le mur de l'égoïsme ou de la peur? Secretan abhorrait de toutes les forces généreuses de son être le régime de stupeur muette auquel ses contradicteurs prétendaient le soumettre. Comme Pascal, il éprouvait que „le silence est la plus grande persécution“. Il n'avait pas oublié non plus les vers de Victor Hugo (je les cite de mémoire), qui flagellent certaine basse conception de la neutralité:

Et c'est une façon, à nous qui sommes neutres,  
De nous faire sentir que nous sommes des pleutres.

Ayant percé à jour les plans astucieux de la coalition austro-allemande, lorsque le Cabinet de Vienne, conseillé ou stimulé par celui de Berlin, jeta ses armées sur la Serbie malgré l'humble réponse à l'ultimatum du 23 juillet; convaincu que l'Allemagne déclarait la guerre à la Russie une semaine avant l'Autriche, en invoquant le prétexte d'une mobilisation russe qui n'inquiétait pas

son alliée et en éliminant de son *Livre blanc* la dépêche décisive du tsar qui proposait de déférer tous les points litigieux au Tribunal de La Haye; persuadé par un attentif examen des textes que les griefs articulés par l'Allemagne dans sa déclaration de guerre à la France étaient plus imaginaires les uns que les autres (en réalité, ces quatre griefs se sont révélés ce qu'a dit l'auteur de l'ouvrage intitulé: *Le mensonge du 3 août 1914*); saisi d'une sainte indignation à la nouvelle que les troupes de l'empereur Guillaume II envahissaient la Belgique et le Luxembourg au mépris des engagements les plus solennels; et quand les massacres de Dinant et d'Aerschott, le sac d'Andenne et de Louvain eurent mis le comble à l'épouvantable tragédie, Edouard Secretan n'hésita plus, il ne pouvait plus hésiter. Il obéit simplement à cet impératif catégorique dont l'Allemagne, par Emmanuel Kant, avait enseigné au monde la vertu souveraine. Et il fut cruellement déçu, cruellement humilié, cruellement ulcéré, lorsqu'il constata que, dans les cantons germaniques, l'énorme majorité de ses confrères, de ceux qui avaient été si empressés à l'élire président de leur association, répudiaient sa notion du bien et du mal... Voilà l'explication de l'attitude adoptée par Secretan. Elle est tout à son honneur. Il a fallu que la maladie le terrassât et qu'il mourût pour qu'on cessât de l'outrager! Les fossoyeurs n'ont pas été seuls à creuser sa tombe.

\* \* \*

Nous pouvons analyser maintenant le livre posthume, dans lequel M. Philippe Secretan nous présente les *novissima verba* de son père.

On ne peut se défendre d'un sentiment d'amère mélancolie, après avoir refermé ces pages. Comment, ce publiciste éminent, fidèle à la plus saine tradition suisse, ce patriote averti, scrupuleux avocat du devoir national, ce républicain sans fraude, ardemment épris de liberté, comment put-il provoquer la colère et l'aversion de tant de ses concitoyens? Que l'une ou l'autre de ses démarches, ainsi le patronage accordé à une série de conférences françaises, n'ait pas été heureuse, ou que, dans la *Gazette de Lausanne*, il lui soit arrivé de hausser le ton, ou que d'apparentes contradictions se soient manifestées entre tels ou tels de ses écrits et

de ses paroles, était-ce un motif suffisant de le dénoncer comme l'ennemi de l'union confédérale? A le lire, on a l'impression profonde que sa voix était et qu'elle aurait dû être la voix même du pays. Il est possible que, dans le recueil posthume de ses *Articles et discours* (1 vol. in-12, Payot et Cie, éditeurs, Lausanne), on n'ait pas reproduit ses critiques les plus acerbes à l'adresse de nos autorités, ses protestations les plus véhémentes contre les méfaits de l'Allemagne. Il se peut aussi qu'on n'ait cédé à aucune préoccupation de ce genre. Il se peut enfin que l'apaisante vertu du temps ait émoussé la pointe, modéré la flamme d'une pensée à laquelle la chaleur de la lutte prêtait plus d'accent ou de passion. Quoi qu'il en soit, les *Articles et discours* sont l'une des œuvres où nos après-venants retrouveront avec le plus de fierté l'âme de notre génération.

S'il est un Suisse qui ne souscrive point à ces lignes sur la violation de la neutralité belge, tant pis pour lui!

„La Grande-Bretagne, la France, l'Autriche, la Prusse, la Russie ont garanti cette neutralité. En 1867, à Londres aussi, cette neutralisation d'une position stratégique européenne fut étendue, dans les mêmes termes et par les mêmes puissances, au Luxembourg. Elle a été respectée par l'Europe pendant plus de quatre-vingts ans. Aujourd'hui elle est violée. L'empire allemand ne peut pas lui rendre la virginité. Le tort est irréparable. Les propos du chancelier de l'empire ont une portée plus étendue encore. Ils mettent en cause, ils détruisent tout le droit international, tous les traités. Ils menacent tous les Etats, grands et petits, les petits Etats surtout. „On s'en tire comme on peut... Nécessité ne connaît pas de loi“, paroles irréparables dans la bouche d'un chef d'Etat. Préjudice irréparable causé, non seulement à la Belgique, mais au monde entier... Il n'y a pas d'action humaine, bonne ou mauvaise, qui n'ait son antécédent. Si nous invoquons ici, pour la sécurité des neutres, le droit européen, ce n'est pas contre une puissance plutôt que contre une autre. C'est pour le droit des gens en lui-même et ceux qui, jusqu'ici, y ont cru trouver une sécurité... Les documents officiels allemands affirment que si les armées allemandes n'avaient pas pénétré en Belgique, l'armée française n'eût pas manqué de le faire. Assertion restée jusqu'ici sans preuve et contre laquelle les faits qui se déroulent sous nos yeux s'élèvent.“

Aucun Etat ne peut se prévaloir d'une sorte d'immoralité supérieure, pour atteindre quelque but que ce soit. L'excuse de nécessité ne légitime rien. On ne saurait être juge et partie dans sa propre cause. Etat ou individu, celui qui renie sa signature se déshonore.

Et voyez, cette France, à laquelle on impute hypothétiquement le crime qu'on commet, aurait pu être tentée un jour de faire ce qu'a fait l'Allemagne. Elle a préféré mourir :

„Rien dans la stratégie des armées françaises du dernier siècle ne permet d'ailleurs de dire que l'état-major français nourrisse à l'endroit des territoires neutres la même doctrine que l'état-major allemand. Au cours de la guerre de 1870—1871, dans deux grands périls, à Sedan, le 1<sup>er</sup> septembre 1870, à Pontarlier, le 31 janvier 1871, deux armées françaises de cent mille hommes chacune se sont trouvées dans cette nécessité qui, au dire du chancelier de l'empire allemand, ne connaît pas de loi. Rejetées de leur base d'opération, leurs communications avec la France rompues, ou à peu près, acculées à des territoires neutres, la Belgique précisément et la Suisse, l'une et l'autre de ces armées auraient pu échapper à l'enveloppement ennemi par une retraite à travers un petit pays ami au risque d'en faire un champ de bataille. Ni l'armée belge d'alors, ni les vingt mille hommes du général Herzog, dispersés de Porrentruy à Orbe sur un front de cent kilomètres, n'auraient pu leur barrer la route. Elles étaient encore en puissance de combattre. La résistance héroïque des troupes impériales à Sedan, le sanglant combat soutenu le 1<sup>er</sup> février par les troupes du général Pallu de la Barrière à la Cluse de Pontarlier le prouvent. Elles n'ont pas dit cependant: „On fait ce qu'on peut.“ Elles ont respecté le droit international, les traités que la France avait signés, la parole que la France avait donnée. Plutôt que d'y manquer, elles ont déposé les armes.“

Cet argument *ad hominem* est bien dans la manière de Secretan. Il n'est jamais dupe des artifices de langage ou de conduite. N'est-ce pas de la gratitude que nous lui devrions pour avoir marqué avec tant d'énergie le point de vue suisse? Ah! quel service les amis de l'Allemagne n'eussent-ils pas rendu à cette nation, s'ils avaient eu assez de cœur pour s'insurger, dès le début, contre les plus flagrantes négations du droit! Ils lui eussent peut-être épargné l'affligeante accumulation de coupables erreurs qui ont révolté la conscience de l'univers civilisé et dont les descendants des Germains d'aujourd'hui rougiront pendant des siècles.

Secretan a été dur pour l'Allemagne. Ce n'est pas sa faute, si l'Allemagne a mérité des verdicts sévères.

Extrayons ces quelques phrases du discours qu'il prononça, le 20 octobre 1914, à l'assemblée libérale de Vevey:

„La censure militaire a été au-dessous du médiocre, la censure politique a été et est encore arbitraire. Il faut reconnaître qu'il lui serait difficile d'être autre chose et il ne nous déplaît pas de constater qu'en pareille matière nos autorités et leurs agents d'exécution manquent décidément de virtuosité. Nous leur pardonnerions volontiers et nous nous accommoderions, par patriotisme, des maladresses d'une censure inexpérimentée, si au moins son action était complète; mais elle n'a porté que sur la presse suisse, là où précisément elle était le moins nécessaire, tandis qu'elle semble s'être totalement désintéressée de la presse étrangère. Ici, je dois préciser. Huit puissances se font actuellement la guerre. La presse d'aucun de ces pays n'a tenté d'aucune façon d'agir sur l'opinion suisse pour la gagner à sa cause, sauf la presse allemande. Mais, dès le début des hostilités, l'Allemagne a submergé notre petit pays de ses imprimés et a

mis en œuvre tous les moyens pour faire la conquête de nos esprits et de nos consciences. Agences télégraphiques de fortune, bulletins d'informations à l'usage des journaux, articles de journaux tout rédigés et prêts à être incorporés dans nos feuilles locales, brochures, pamphlets, circulaires, appels, imprimés de toute espèce, lettres privées signées ou anonymes, ont pénétré non seulement dans les bureaux de rédaction, mais dans ceux des industriels et des commerçants et dans les maisons particulières ... Cette mission, méthodiquement, scientifiquement, savamment organisée par des maîtres dans l'art de la propagande, est un véritable attentat à notre neutralité. L'Allemagne seule s'y livre, et avec une indiscrétion et un manque de tact que nous ne saurions trop énergiquement dénoncer et blâmer. Complétée par une imagerie révoltante et par des exhibitions cinématographiques où les exploits des armées impériales allemandes sont annoncés au public des villes suisses avec la désignation: *Unsere Truppen*, cette œuvre de pénétration des esprits et des âmes de nos populations suisses est malfaisante au plus haut degré.\*

Les autres belligérants ont suivi, modestement. Mais la plus élémentaire sagesse, le plus élémentaire souci d'une neutralité propre ne nous commandaient-ils pas de réagir sans délai? La négligence initiale de nos autorités n'a-t-elle pas déchaîné tous les abus qui ont empoisonné l'air de la maison helvétique? Pourquoi n'avoir pas écouté Secretan, dès le mois d'octobre 1914?

Il n'avait aucune animosité préconçue contre l'Allemagne, je le répète. Mais il ne fermait pas les yeux pour ne pas voir, il ne se bouchait pas les oreilles pour ne point entendre.

Qu'il souhaitât uniquement de nous maintenir dans les voies de la correction internationale, ces considérations sur „la politique de la Suisse“ le démontreraient encore:

„Nous devons entretenir avec tous nos voisins des relations également cordiales. Tous quatre nous sont nécessaires pour notre sécurité politique et notre existence économique. Nous ne pouvons nous passer de l'aide et de la bienveillance d'aucun ... N'inféodons, par conséquent, notre politique ni à l'un, ni à l'autre, ayons donc vis-à-vis de chacun d'eux la même attitude, à la fois d'indépendance et de serviabilité, quand nous pouvons être utiles avec dignité. C'est là sans doute la règle que le gouvernement fédéral s'est tracée et que, derrière lui, tout le peuple doit suivre. Je ne vois pas qu'il y ait là rien de compliqué. Et si, dans le conflit effroyable qui aujourd'hui ensanglante l'Europe, nos sympathies personnelles ou collectives nous portent de préférence vers l'un ou l'autre des peuples qui se font la guerre, je n'y vois pas un danger, à la condition pourtant que nous restions toujours nous-mêmes et que nous ne perdions pas notre sang-froid. Notre intérêt, à nous Suisses, est qu'il règne en Europe un certain équilibre des forces: l'anéantissement de l'une ou de l'autre de celles qui ont fait jusqu'à présent notre sécurité serait un grand péril pour nous tous.“

On n'a pas résumé avec plus de ferme éloquence nos obligations envers les Etats qui nous entourent, ni dessiné en traits



plus vigoureux les particularités vitales de notre situation. Si la politique suisse a ses exigences, ces exigences ne vont pas jusqu'à nous condamner au rôle de spectateurs apeurés des événements. Et si l'on reproche à la Suisse romande de n'être pas assez discrète dans l'expression de ses antipathies ou de ses vœux, ne serait-ce pas lui reprocher d'avoir une trop claire intuition des enjeux moraux de la grande guerre? Secretan s'indigne des prêches perpétuels qu'on inflige aux Welsches.

En habile tacticien, il ne recule pas devant l'offensive. Presque tous les journaux confédérés se disent „neutral“ ; ils ne sont pas neutres. Le corps même de nos officiers ne perdrait rien à être plus féru de vraie neutralité que les civils de la Suisse française. Depuis l'heure où Secretan s'élevait contre les incartades de quelques tranche-montagnes trop peu découragés par leur milieu, bien des choses, Dieu merci, ont changé. Le désordre des esprits n'eût-il pas empiré, si le directeur de la *Gazette de Lausanne*, qui avait le culte de notre armée, n'était résolument entré en lice?

Ce sont les articles dans lesquels il a bravement foncé sur le péril qui lui ont attiré les plus féroces inimitiés.

„Nous entendons parler, s'écriait-il, de cette catégorie d'officiers qui, dans l'inaction d'une mobilisation prolongée ou dans l'ignorance où ils semblent être des institutions et du tempérament du pays, se figurent qu'il y a place, en Suisse, pour une caste militaire, à côté et au-dessus des pouvoirs publics responsables, à laquelle il serait permis de s'affranchir de toute discipline et de tout respect pour ce qui n'est pas elle-même. Ils ne sont pas très nombreux, ces hommes, mais ils sont très remuants et quelques-uns sont haut placés. Grisés du bruit de leurs propres éperons, hypnotisés par les allures et les mœurs de leurs camarades du nord du Rhin, ils se promènent encore dans l'illusion d'une victoire du militarisme prussien sur l'Europe coalisée... Ils sont agissants. Ils ont à leur disposition journaux et journalistes et trouvent des badauds pour applaudir à leurs rodomontades. Dans certaines parties du pays. Pas dans toutes. Il s'en faut, heureusement. La Suisse romande surtout les gêne par ses sarcasmes et ses protestations. Dès lors, leur tactique est de déconsidérer les *Welsches*, ces éternels mécontents, frivoles et bavards, Suisses sans tradition. Ils les provoquent dans les feuilles à leur dévotion et les menacent de la grande colère de leurs Confédérés, plus anciens dans les alliances. Si on les avait laissé faire, nous aurions eu déjà la guerre civile. Car ils se sentent d'autant plus audacieux qu'ils se sentent appuyés et sûrs de l'impunité là où leurs incartades devraient être châtiées.“

Le morceau n'est pas tendre, je le confesse. Il y a de la rancœur dans cette apostrophe. Eh quoi! Secretan était la bête noire du petit groupe bruyant et rageur qu'il tançait avec cette verve fougueuse. Et il n'était pas de ceux qui tendent l'autre joue.

Au demeurant, ce soldat enthousiaste ne pouvait souffrir l'indiscipline d'en haut. Si l'exemple ne vient pas des chefs, d'où viendra-t-il ?

On devine ce que pensera Secretan de la triste „affaire des colonels“. Lui en a-t-on assez voulu ? Mais, quand on y réfléchit froidement, on doit bien avouer que le fait du sous-chef de notre état-major et de l'un de ses collègues, convaincus tous les deux d'intelligences avec l'une des coalitions belligérantes, était autrement déplorable pour la sécurité extérieure de la Suisse que la prose d'une gazette quelconque. La faiblesse des autorités navra Secretan qui, toutefois, attendit jusqu'à la dernière minute avant de divulguer un secret qui n'en était plus un. „Sans doute, écrivait-il à ce propos, il y a eu, comme dans tous les remous publics, des pêcheurs en eau trouble, mais la grande masse du peuple y est allée de tout son loyalisme suisse, exclusivement suisse, les yeux fixés sur le drapeau.“ Parce que les délinquants n'étaient pas des Romands et parce que les demandes de poursuites étaient parties d'abord de la Suisse occidentale, de trop nombreux journaux cherchèrent „à greffer un conflit entre confédérés sur ce qui devait rester un opprobre personnel“. La welschophobie ne se surveilla plus et Secretan fut nécessairement la victime désignée aux agressions. Aussi bien, on conçoit qu'il ait été peiné, froissé, exaspéré même par les sermons de gens qui n'avaient pas eu un mot de réprobation pour le martyre de la Belgique, le torpillage du *Lusitania*, l'emploi des gaz asphyxiants, et qui ne pouvaient flétrir avec assez de virulence le geste d'un Suisse réclamant la répression du plus inqualifiable accroc à notre neutralité.

L'abdication du sens critique n'est pas le commencement et la fin de la sagesse. Et c'est d'une par trop lourde naïveté que de sortir à chaque instant le manteau de Noé pour dérober certaines défaillances aux yeux de l'étranger. Comme si les légations, qui ont mobilisé à Berne des centaines de fonctionnaires, étaient des asiles d'aveugles ! Secretan s'irritait surtout de ce qu'on suspectât le patriotisme des Romands, lorsqu'ils se permettaient d'appeler un chat un chat. „Il faut qu'on se le dise dans la presse de la Suisse allemande, déclarait-il le 11 février 1916, et qu'on cesse une bonne fois de nous imputer des mobiles inavouables pour toujours nous morigéner. Il n'y a pas en Suisse de population plus foncièrement

patriote, pas de soldats plus dévoués et plus disciplinés que dans la Suisse romande. Et si nous n'avons peut-être pas la même soumission que nos Confédérés devant l'*Obrigkeit*, cela ne veut pas dire que nous soyons moins bons Suisses. Nous en avons assez d'être traités en petits garçons. Nous aussi, nous avons la prétention de nous savoir conduire. L'apaisement, si on le veut, est à ce prix." On s'est décidé, un peu tard, à le comprendre.

N'insistons pas trop sur de douloureux incidents! Il vaut mieux appuyer sur les salutaires avis que, peu de semaines avant sa mort, Edouard Secretan donnait à tous ses concitoyens: „La guerre va durer encore. Elle nous menace de la disette. Nous aurons froid pendant l'hiver qui va venir. Probablement d'autres privations nous seront imposées. Le sentiment que nous aurons fait notre devoir pour atténuer la crise, et que des mesures intelligentes auront été prises pour répartir équitablement entre les différentes parties de la population les denrées dont nous pourrions disposer, nous réconfortera dans cette épreuve que nous saurons braver avec énergie et courage. En attendant, tenons-nous le cœur haut et l'esprit en éveil. Un simple regard tout autour de nous nous montre que nos privations ne sont rien auprès des souffrances cruelles des autres. Reconnaissons-le, au lieu de geindre, armons-nous de fierté et goûtons notre bonheur." Ces paroles sont comme le testament de l'auteur des *Articles et discours*.

Après cela, ne pouvons-nous pas affirmer que l'attitude et la pensée du colonel Secretan furent vraiment une attitude et une pensée suisses?

LAUSANNE

VIRGILE ROSSEL



## NEUE BÜCHER



THEATRE DE POUPÉES par René Morax. Edition des Cahiers Vaudois, Lausanne. — L'AMOUR OFFENSÉ Poème par Henry Spieß. Ebenda —.

Aller guten Dinge sind drei, wird sich Morax gesagt haben, wie er seinen beiden Puppenspielen *La machine volante* und *La tendre Rosalie*,

glücklichen, lustigen Kindern der leichtgeschürzten Muse in *Le baladin de satin cramoisi* gleichsam den melancholischen Nachtschisch anreichte. Dieses Buch, mit famosen Holzschnitten von Henry Bischoff, ist ein ungemein artig gelungenes, unterhaltsames Produkt guter Stunden. Wahrhaftig; man glaube es mir, ohne dass ich die ganze